

Images d'ici et d'ailleurs

Numéro 125, juillet 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50774ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1986). Compte rendu de [Images d'ici et d'ailleurs]. *Séquences*, (125), 18–83.

Images d'ici

« Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit. » **La Rochefoucauld**



L E DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN

Réalisation: Denys Arcand — Scénario: Denys Arcand — Images: Guy Dufaux — Montage: Monique Fortier — Musique: François Dompierre, sur des airs d'Haendel — Interprétation: Dominique Michel (Dominique), Dorothee Berryman (Louise), Louise Portal (Diane), Geneviève Rioux (Danielle), Pierre Curzi (Pierre), Rémy Girard (Rémy), Yves Jacques (Claude), Daniel Brière (Alain), Gabriel Arcand (Mario) — Origine: Canada (Québec) — 1986 — 95 minutes.

De quoi peuvent bien discuter des gens qui s'intéressent à l'histoire quand ils se rencontrent? Dans son dernier film, Denys Arcand nous présente deux quatuors: des femmes entre elles (non, ce n'est pas Antonioni), des hommes entre eux (y compris l'homosexuel de service). Les uns et les autres, séparément. Leurs conversations tournent invariablement autour du sexe. Rien que le sexe. Les unes se retrouvent dans une salle de culture physique avec sauna en prime; les autres se côtoient dans une cuisine en train de préparer un poisson en croûte que tous partageront finalement. De temps à autre, l'auteur illustre leurs propos par des retours en arrière, présentant surtout des scènes de lit. Non, il n'y a place ici que pour le sexe.

Ainsi, on peut affirmer que Denys Arcand nous présente un film à la fois décadent et hédoniste.

La décadence (en art) donne toujours priorité à la description sur l'intrigue qui disparaît. Il n'y a plus, dans la bouche des protagonistes, que des remarques qui décrivent des organes ou des situations. Comme l'écrit Désiré Nisan dans ses *Etudes de mœurs et de critiques sur les poètes*

latins de la décadence, au chapitre consacré à Lucain (1): « On ne s'occupait plus guère alors de l'humanité selon le monde ancien, ni de l'individu selon le Christianisme (2), mais seulement de quelques-uns des sens de l'homme animal, de l'individu sensitif. » C'est bien de cela que s'occupe l'auteur. En somme, nous avons un cinéma de la parole. Et quelle parole! (3) Vous me direz, mais c'est l'influence, dans la manière, de Pierre Perrault. Attention! Pierre Perrault trouve des gens (non des personnages), les prend et les conduit dans un endroit et les laisse parler à loisir. Ce n'est pas ce que fait Denys Arcand. S'il situe ses personnages dans un lieu privilégié (ce ne sont pas des journaliers, mais des intellectuels), il leur dit quoi dire. C'est lui qui a écrit consciemment les dialogues et les a confiés à ses comédiens qui s'en donnent à cœur joie dans des échanges plutôt scabreux. Rien ne les retient, rien ne les arrête. Ici, pas de demi-mots. Hommes comme femmes se livrent en toute liberté. Disent-ils la vérité? Un personnage avoue candidement que les gens mentent constamment. La vérité ne semble pas exister. Les gens se trompent mutuellement. D'où conséquemment les drames conjugaux.

Si l'on s'occupe de sexe dans ce film, c'est que c'est là et uniquement là que les personnages trouvent leur plaisir. On en a un exemple quand Pierre s'avoue bien heureux après un massage reçu dans un salon particulier. Le plaisir comme

fin en soi. C'est véritablement de l'hédonisme. Une recherche obsessionnelle du plaisir pour lui-même. C'est bien ce que convoite exclusivement Mario, ce visiteur importun qui, dans un geste vulgaire et en paroles ordurières, « enlève » sa partenaire pour aller l'étreindre à l'extérieur. On en revient étrangement au *Satyricon* de Petrone. Huysmans fait dire à des Esseintes: « Ce roman réaliste, cette tranche découpée dans le vif de la vie romaine, sans préoccupation, quoi qu'on en puisse dire, de réforme et de satire, sans besoin de fin apprêtée et de morale; cette histoire sans intrigue, sans action, mettant en scène les aventures de gibiers de Sodome; analysant avec une placide finesse les joies et les douleurs de ces amours et de ces couples; dépeignant, sans que l'auteur se montre une seule fois, sans qu'il se livre à aucun commentaire, les vices d'une civilisation décrépite, d'un empire qui se fêle. » (4) Nous y voilà. Denys Arcand vient de nous donner SON *Satyricon*. Le petit monde intellectuel livré à son plaisir.

La question que l'on peut se poser: ces gens sont-ils heureux? Ils paraissent plutôt désabusés. Ils sont sur le qui-vive, cherchant à ne pas se laisser surprendre. C'est bien le cas de ce pauvre Rémy dont les aventures se terminent par des fuites subites. En fait, ces gens vivent dans l'ambiguïté: ils sont presque toujours en porte-à-faux. Toutefois, il y a le jeune Alain qui semble ne pas vouloir suivre les traces de ses confrères. Réussira-t-il? Quoi qu'il en soit, le grand absent de ces rencontres transitoires, c'est précisément l'amour. Il n'en est pas souvent fait état entre ces gens. Le plaisir semble l'avoir évacué. Ce qui semble assez bien illustré par cette

(1) Denys Arcand sera sans doute heureux de ce rapprochement, lui qui aime souvent citer Tacite.

(2) Denys Arcand ne nomme Mgr Bourget et le Pape que pour s'en moquer vulgairement. Ce côté iconoclaste pointait déjà dans ses premiers films de court métrage.

(3) Il ne faut pas être surpris si les Américains ont demandé à Denys Arcand de leur fournir le texte de son film pour le porter au théâtre. Sans doute, cette pièce sera-t-elle appelée à remplacer le succès de Broadway: *Oh! Calcutta*. La pièce pourra s'intituler: *Oh! P.* (pour Québec, évidemment.)

(4) Huysmans, *A rebours*, Folio, p. 118

scène finale au bord du lac, à la tombée du jour. Chacun se retrouve pour ainsi dire seul. Il n'y a plus de couple. Les êtres sont isolés. Les uns à côté des autres. Séparés.

Malgré le flot ininterrompu de paroles ⁽⁵⁾ pleines de verveur et de gros sel (ou grâce à lui), le réalisateur a su retenir les spectateurs. La caméra, sans s'agiter, se contente de suivre les personnages. Nous sommes presque toujours en plans rapprochés pour bien saisir les propos provocateurs. Celui qui entre dans ce film doit nécessairement se départir de toute pudeur, étrangère sans doute au cinéaste. On peut donc conclure, à la façon de Louis Pauwels, que Denys Arcand a des zizidées — Pourquoi pas?

Léo Bonneville

(5) Andrzej Wajda rappelait récemment que « Le cinéma était à l'origine un art de l'image, de l'ellipse et de l'action. Il s'est transformé en bavardage alors que les images, souvent d'une beauté éblouissante et insolite, n'ont qu'un rapport lointain avec le sujet du film: comme si le metteur en scène ne s'éveillaient parfois que pour manifester ainsi son talent. » Andrzej Wajda, *Un cinéma nommé désir*, Stock, Paris, 1986, p. 78.

L'action se passe en Colombie-britannique, plus exactement le long de la très belle rivière Fraser, c'est exactement cela, avec ce curieux mélange de tendresse et d'humour né d'une observation aussi pertinente que la récréation des années 60, justement, qui forme le cadre temporel du film.

Le sujet en est simple: Sandy, 12 ans, mène une petite vie calme dans le ranch de son père, dans le cadre majestueux de cette rivière Fraser, entourée des montagnes qui bordent Vancouver. Arrive un jour son cousin Butch dans une Cadillac rouge rutilante, qui sème l'admiration et l'envie dans tous ces jeunes coeurs féminins et masculins de la région. Jeune bellâtre nourri d'Elvis Presley et des Platters, roulant à cent milles à l'heure sur les routes poussiéreuses, tombant les coeurs et négligeant les avertissements, ledit Butch fait se pâmer sa cousine qui autrefois se plaignait, dans son journal intime, que «rien n'arrivait jamais». Hélas! les bêtises de Butch (il emmène Sandy à une danse interdite par les parents)

fracassent le beau rêve de bonheur de la pauvre fille — qui se voyait déjà partageant sa vie après une fugue romantique — et les parents dudit viennent rechercher le rejeton malheureux dont on apprend finalement que l'indifférence et la stupidité de ses parents l'avaient conduit à s'échapper de chez lui en volant la voiture de sa mère. Les parents américains venant chercher leur fils donnent, à Sandy Wilson, l'occasion d'une griffe amicale sur le mode de vie américain, tout de superficialité et de questions d'argent, sans sentiments sincères ni chaleur humaine. Le parallèle qui s'établit ainsi, dans le dernier quart du film, entre le mode de vie américain et celui qui prévaut au Canada n'est pas la moindre des surprises de ce petit film sans prétention, mais dont l'intelligence et la finesse valent bien, et de loin, certaines productions infiniment plus coûteuses et surtout prétentieuses.

La réalisatrice a trouvé en Margret Landrick une Sandy idéale,

MY AMERICAN COUSIN — Réalisation: Sandy Wilson — Scénario: Sandy Wilson — Images: Richard Leiterman — Montage: Haida Paul — Musique: Bruce Nyznik — Interprétation: Margret Langrick (Sandy), John Wildman (Butch), Richard Donat (le major Wilcox), Jane Mortifee (Kitty Wilcox), T.J. Scott (Lenny McPhee), Camille Henderson (Shirley Darling) — Origine: Canada — 1985 — 95 minutes.

Vous souvenez-vous de *American Graffiti*, jadis commis par un certain George Lucas? Et de ces tranches de vie, présentées avec conviction et intelligence par le cinéma britannique des années 60? Eh bien, *My American Cousin*, dont



sensible, intuitive, tour à tour hautaine, douce, révoltée (l'étonnante scène avec sa mère dans la cuisine), amoureuse et justement affolée par les frasques que son cousin lui fait faire. Remarquablement intelligente pour son âge, elle réagit avec justesse et une sensibilité de femme, déjà, aux promesses fallacieuses faites par son cousin. Son regard, lorsque Butch passe devant elle sans un mot, alors qu'elle croit partir avec lui, est l'un de ces grands moments de cinéma, dont on ne peut que regretter l'absence de plus en plus fréquente dans les films d'aujourd'hui.

Tout serait d'ailleurs à citer dans ce film tendre et ravissant, et ce n'est pas le moindre des mérites de Wilson d'avoir su nous faire partager avec autant de plaisir l'évocation d'un monde dont on mesure seulement aujourd'hui la douceur et l'intérêt. Sans doute, tout concourt dans le film à provoquer cette nostalgie bien élevée. Mais n'est-ce pas le talent du metteur en scène, l'excellente interprétation et la beauté du cadre qui muent cette nostalgie en un souvenir poignant si proche de nous, justement parce qu'il fait aussi un peu partie de nous-mêmes? Et lorsque Butch donne, avec tendresse et douceur, le seul baiser du film à sa jeune cousine, ce n'est plus une enfant qu'il embrasse, mais bien une jeune femme qui vient de faire là son apprentissage de la vie. Que cela paraisse si juste et si vrai montre non seulement à quel point Wilson a compris l'époque et les sentiments, mais aussi cette partie cachée de nous-mêmes, encore une fois, et que nous n'avons le privilège de découvrir qu'avec des oeuvres comme celles-là.

Patrick Schupp

T **OBY (Toby McTeague)**
— Réalisation: Jean-Claude Lord — Scénario: Jamie Brown, Jeff Maguire et Djordje Milicevic — Images: René Verzier — Musique: Claude Demers — Montage: Yves Langlois — Interprétation: Yannick Bisson (Toby McTeague), Winston Rekert (Tom McTeague), Timothy Webber (Edison Crowe), Stephanie Morgenstern (Sara), Andrew Bednarski (Sam McTeague), Liliane Clune (Jenny Lessard), George Clutesi (Chef George Wild Dog), Evan Adams (Jacob) — Origine: Canada (Québec) — 1985 — 90 minutes.

Un chien de course, c'est vachement photogénique! En gros plan, ça vous a des yeux perçants, voire troublants. On dirait un loup apprivoisé. Quand la pauvre bête est blessée, elle vous émet un son dolent comme la plainte d'un captif aux abois. Une larme de compassion vous supplie de voir le jour. En répondant à cet appel, on vous accusera d'avoir été pris en flagrant délit d'émotivité non contrôlée. Et Toby vous en sera reconnaissant. Oui. Lingo, le chien de tête de Tom McTeague, est victime d'une blessure grave. On doit le tuer. C'est une perte incommensurable qui compromet la victoire sur le méchant Crowe. Devant pareil drame, Toby n'est pas le seul à verser une larme. Et ce, toute honte bue.

Toby s'offre à nous comme un film d'aventures destiné aux enfants. Jean-Claude Lord nous livre un film de commande qui respecte les lois du genre. Un suspense assez bien ficelé. Un zeste d'humour. Quelques séquences surprenantes. Et le sort en est jeté. Grâce à l'amabilité de la « McTeague Air Service », nous sommes transportés par avion pour assister aux jeux d'hiver dans un village perdu dans le Nord. Tom

McTeague est pilote. Il fait courir des chiens d'Alaska. C'est une grosse entreprise. Il est hypothéqué. La banque brandit des menaces. On sait qu'une banque, ça ne fait pas de sentiment. Ça compte ses sous en surveillant de près ses intérêts. Si Tom ne gagne pas le championnat qui se déroulera à Silver Creek, il perdra ses chiens, son honneur et tout le reste. Et la belle Jenny Lessard voudra-t-elle de lui après tous ces échecs? Ses deux fils, Toby et Sam oseront-ils regarder leur père qui a déjà maille à partir avec une éducation qui laisse à désirer?

On aura compris que Tom est veuf et que ses relations sont parfois difficiles avec Toby envers qui il adopte une attitude cassante qui entraîne des altercations pénibles. Par exemple, au sujet du pari entre Mike et Toby, Tom affiche un manque de compréhension qui pousse Toby à se renfermer davantage sur lui-même. Malgré tout, Toby ambitionne de suivre l'exemple de son père. Lors d'une course entre écoliers, il perd de justesse à cause d'un mauvais tour joué par l'équipe adverse. Et, comble de malheur, pendant l'entraînement des chiens de son père, Toby provoque un accident qui frappe mortellement Lingo sur lequel repose l'espoir de la victoire. Réaction du père: « Je n'aurai jamais plus confiance en toi ».

En désespoir de cause, Toby s'enfuit chez les trappeurs. Chemin faisant, il sauve un Indien qui le traite de fuyard. « La fuite n'a jamais aidé un homme, dit l'Indien, mon fils a découvert cela, un jour ». En fait, son fils est mort à la ville. Il a toujours blâmé l'homme blanc pour cette tragédie. Il ne s'en est jamais remis. Depuis, il s'est enfermé dans un mutisme têtue. Cependant, il lui donnera des dents de grizzly. Histoire

de lui vouloir de la chance.

Quand une plaie est ouverte, tous les microbes s'y donnent rendez-vous. Et voilà que Tom est victime d'un accident. Inutile de penser à la compétition, quand on a une jambe dans le plâtre. Il lui faut dire adieu à tous ses rêves. C'est le noir total. Mais, c'est sans compter sur le valeureux Toby qui voit là une occasion de dépassement. Suit une période d'entraînement intensif. Lors de la compétition, le méchant Crowe portera le numéro 331, tandis que Toby arborera le 353. Ce dernier chiffre sera-t-il le numéro gagnant? Je ne vous dirai pas que l'Indien est allé jusqu'à offrir à Toby son propre chien de tête et son sifflet. Je me garderai bien de vous dire qui a gagné. Ce serait vendre les chiens avant de les faire courir. Je ne vous dirai rien, parce que vous aurez deviné qu'une fin heureuse, ça fait partie du genre.

La photographie de René Verzier est soignée. Je retiens la séquence où on voit ce vaste terrain qui abrite les niches imparties à

chaque chien. Il faut voir le branle-bas à l'heure du repas. On dirait un immense rucher. Pas de place, ici, pour un plan-séquence de 20 minutes. Les plans sont très nombreux. Et lorsqu'un plan dépasse une minute, c'est la caméra qui se déplace. Les couleurs voltigent sur un fond blanc. Le rouge et le bleu s'y opposent avec allégresse. Et l'humour vient parfois détendre l'atmosphère. Les tours de Sam McTeague. La moto-neige qui part sans son propriétaire à cause d'une ravissante Sara. Et l'Indien qui reproche à Toby de « saper » comme lui.

Tout n'est pas parfait dans ce film. Edison Crowe fait un peu trop le méchant de service. Il n'est pas très convaincant. Il y a comme un trou entre le Toby qui s'offre à relever le défi de la compétition et le consentement du papa. On aurait aimé assister à cette séquence-pivot. La psychologie devient alors par trop sommaire. Le cinéophile risque facilement de décrocher en cours de route. Le film n'est pas « branché ».

Toby or not Toby, that is the question. Toby se situe dans une sorte de no man's land nordique. C'est traduit dans un français international, made in Montréal. Lorsque Toby dit à son petit frère de la « boucler », il ne fait pas allusion à la ceinture de sécurité, mais il lui intime l'ordre de se taire. Et tout le film s'abreuve à la même source. Quand on s'adresse aux jeunes d'ici, ça ne fait pas très naturel. Je voulais d'abord aller voir la version originale anglaise. Mal m'en prit. Cette version a quitté l'affiche après avoir fait sa petite semaine. Devant une telle situation, le pauvre cinéophile se retrouve dans la position d'un chien de faïence abandonné à son triste sort.

Janick Beaulieu

LES VIDANGEURS —
Réalisation, scénario et
recherche: Camille Coudari
— Images: Jean-Claude Labrecque —
Musique: Lady Luck — Montage:
Michel Juliani — Avec André Moreau
— Origine: Canada (Québec) — 1986
— 75 minutes.

On raconte qu'un jour, Camille Coudari, un peu par défi, certainement avec une bonne dose d'humour, lança à quelqu'un qui se plaignait du fait que les bons sujets de films étaient de plus en plus difficiles à trouver, qu'au contraire, n'importe quel sujet est bon. « Tiens, regarde cette poubelle », lui aurait-il lancé. « Elle paraît banale, et pourtant à partir de cet objet il est possible de passer du déchet à l'origine du déchet, puis au vidangeur... ». Ainsi naquit, après trois ans de travail, le premier long métrage de ce boute-en-train amateur de boutades.

Et il avait en effet raison: on peut faire flèche de tout bois, du moment qu'on réussit à convaincre un producteur de prendre les blagues au



sérieux. Car, nom de nom, de déclarer que n'importe quel sujet est bon pour faire un film à croire que n'importe quelle raison pour produire un documentaire est valable, il n'y a qu'un pas, qu'on a, dans ce cas-ci, franchi allègrement. C'est ainsi qu'un film fut mis sur pied... par goût du jeu.

Le résultat de ce pari s'intitule *Les Vidangeurs*. Il est constitué de plusieurs plans de camions à vidanges qui arpentent les ruelles de Montréal, de vidangeurs qui jettent dans lesdits engins toutes sortes d'objets, de déchets, d'ordures, de poubelles, de sacs verts, de fosses, de dépotoirs, de lieux de décharge. Vous y apprendrez que les vidangeurs, quelquefois, se blessent au travail, que

l'odeur n'est pas si écoeurante que l'on est porté à le penser, que les gens jettent décidément n'importe quoi, que certaines personnes sont bien bonnes envers nos amis les vidangeurs, alors que d'autres sont bourrées de préjugés, et mille et un détails aussi percutants. Et, si tout cela ne vous a pas convaincu, vous pourrez vous délecter des propos hautement insignifiants de notre jovialiste André Moreau, pitre-maison d'une certaine philosophie de fond de cour, qui délire à voix haute devant une assemblée de mouettes; gaspillages salivaires qui tentent désespérément de nous rappeler le charme discret des réflexions qu'articulait Arrabal dans *Jouer sa vie* et *Ô Picasso* de Carle et Coudari.

Tout sujet peut faire un bon film? Oui, sans aucun doute, si pour vous un bon film est un bout à bout d'images claires, si vous êtes du genre à vous river devant le téléviseur, ou à regarder par la fenêtre de votre salon pour passer le temps. Sinon, *Les Vidangeurs* vous apparaîtra comme ce qu'il est: une boutade, un pari né de la rencontre d'un index et d'une poubelle. Un excès de notre société de consommation d'images, un surplus, un restant situé à la dernière extrémité du cycle de production. Une entreprise de recyclage de pellicule exposée.

Et s'il fallait d'abord et avant tout, pour faire un film, avoir quelque chose à dire?

Richard Martineau

SEMAINE DE CINÉMA POLONAIS

En avril dernier, se tenait, au Cinéma Outremont, la première semaine de cinéma polonais à Montréal. Nous applaudissons à cette heureuse initiative — trop rares sont les occasions de pouvoir apprécier le cinéma produit en Europe de l'Est — et nous espérons qu'un tel événement puisse être réédité annuellement. Parmi les films présentés, on a pu revoir dans une toute nouvelle copie fraîchement sortie du labo, le mélodrame pervers de Roman Polanski: *Le Couteau dans l'eau*. Au programme également, six films originaux, dont *Une provinciale* d'Andrzej Baranski, que nous n'avons pu visionner à notre grand regret.

Filmé dans une atmosphère bucolo-érotico-fantastique, *Le Fantôme d'Angelica* de Marek Nowicki relate l'histoire d'une morte venant hanter son mari qui a osé se remarier avec une superbe femme. C'est beau, bien photographié, mais, même pour un grand buveur de vodka, c'est totalement suranné. *La Femme au chapeau* de Stanislaw Rosewick offre un tableau mélancolique et ironique sur les désillusions d'une comédienne de théâtre, dans la Pologne d'aujourd'hui. Plus intéressant,

Emprisonnée de Wieslaw Saniewski présente un portrait audacieux et touchant d'une femme enceinte aux prises avec la vie carcérale. Les deux meilleurs longs métrages furent sans conteste *Le Meneur de bal* de Feliks Falk et *L'Amateur* de Krzysztof Kieslowski qui se veulent, tous deux, un regard mordant et cynique sur la Pologne des années 80. Dans *Le Meneur de bal*, l'excellent comédien Jerzy Stuhr incarne un maître de cérémonies arriviste qui manigance, au prix des pires bassesses, pour survivre dans un monde où le pouvoir omniprésent de l'État vide l'individu de tout espoir et de tout sens moral. Sur un thème analogue, *L'Amateur* met en scène un ouvrier, joué aussi par Jerzy Stuhr, promu cinéaste officiel de son usine, qui goûte à la frénésie empoisonnante de la célébrité. Deux fables acerbes et grinçantes sur l'hypocrisie d'un monde déshumanisé dont la dimension tragique rappelle cette blague polonaise classique: lorsqu'on demande à un Polonais ce qui distingue un optimiste d'un pessimiste, celui-ci répond que l'optimiste se serre la ceinture tandis que le pessimiste se pend avec...

André Giguère